

A LA MÉMOIRE
DE
THÉODORE FLOURNOY

PAUL SEIPPEL
LA PERSONNALITÉ DE FLOURNOY
ARNOLD REYMOND
FLOURNOY, LOGICIEEN ET PHILOSOPHE
GEORGES BERGUER
FLOURNOY, PSYCHOLOGUE DE LA RELIGION
THÉODORE FLOURNOY
FRAGMENTS SUR KANT

LAUSANNE
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
4, RUE DES JUMELLES

A LA MÉMOIRE DE THÉODORE FLOURNOY

Une année s'est écoulée depuis le jour où la Revue ^{*} annonçait la mort de Théodore Flournoy et rappelait, pour les faire siens, les témoignages d'unanimes regrets que cette mort avait suscités dans les journaux et revues de la Suisse (1).

Par le numéro spécial qu'elle offre aujourd'hui à ses lecteurs, la Revue aimerait caractériser, en quelques-uns de leurs aspects tout au moins, la pensée et la personnalité si riches de M. Flournoy.

Les pages qui suivent ne sont qu'un pâle reflet du vivant souvenir qu'il a laissé chez tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître. Elles voudraient montrer comment il a, pour une large part, orienté son activité de penseur et de psychologue vers le problème religieux qui était pour lui le problème par excellence. Elles cherchent aussi à faire revivre, dans le maître, l'ami qui vouait aux jeunes gens une sollicitude toute spéciale; voici de quelle manière.

L'Association chrétienne d'étudiants de la Suisse romande se réunit, comme on le sait, une fois par an à Sainte-Croix, pour discuter dans le recueillement les problèmes éternels que posent la science et la foi. Cette année, elle a consacré la soirée du 5 octobre à la mémoire de M. Flournoy. Il nous a semblé que les discours prononcés à cette occasion par MM. Paul Seippel et Arnold Reymond étaient le plus vrai et le plus vivant des hommages et c'est pourquoi nous avons tenu à les publier tels quels.

D'autre part, M. Georges Berguer met en lumière l'importante contribution de M. Flournoy à la psychologie religieuse et M. Pierre Bovet relève la signification des leçons inédites sur Kant que nous avons le privilège de faire connaître à nos lecteurs.

LA RÉDACTION.

(1) N° 37, novembre-décembre 1920.

LA PERSONNALITÉ DE THÉODORE FLOURNOY

Mesdames et Messieurs,

C'est pour moi un privilège et une vraie joie de vous parler ce soir de Théodore Flournoy qui a été pour moi, dès les débuts de notre jeunesse et jusqu'à la fin de sa vie, un ami incomparable, un frère spirituel, un frère aîné dont la vigilante affection ne se démentit pas un instant. D'autres pourraient en dire autant. C'est en leur nom à tous que je viens apporter ici un faible témoignage de notre gratitude. M. le professeur Reymond vous parlera tout à l'heure de sa pensée philosophique. Ma tâche est de chercher à définir sa personnalité.

Cette personnalité était si vivante et si riche que l'esquisse que j'en pourrai tracer sera bien insuffisante. Il faut noter tout d'abord que Flournoy avait fait des études encyclopédiques. Son esprit était rigoureusement scientifique. Il appartenait, comme son oncle Claparède, à la grande lignée des naturalistes genevois. Il y avait en lui une tendance positiviste. Il fallait qu'il sentit toujours sous ses pieds le terrain de la réalité concrète. Dans toutes ses recherches psychologiques il avait un besoin de précision parfaite.

Rigoureusement scientifique, et il faut ajouter : exclusivement scientifique. Le domaine de la littérature ou même de l'histoire politique était en dehors du champ de sa vision. Certes il pouvait s'intéresser à une belle œuvre de poésie et d'imagination. Mais il n'en retenait que ce qu'il pouvait

utiliser pour ses recherches habituelles. Il me disait un jour, qu'à deux ou trois ans de distance, il pouvait relire un roman sans s'apercevoir qu'il l'avait déjà lu. Par contre, jamais il n'oubliait le moindre détail bien authentique qu'il pût utiliser pour ses études psychologiques.

Dans l'ordre de la science, ses connaissances étaient presque universelles. Il n'était pas l'homme d'une vitrine, il regardait sans cesse dans les vitrines du voisin pour y recueillir quelque renseignement instructif. Il ne se bornait pas, comme tant d'autres, à collectionner des faits. Au don de l'analyse, il joignait la puissance de la synthèse. Son esprit philosophique reliait les uns aux autres les faits épars et cherchait à les ramener à l'unité. Et c'est ainsi qu'il fut un des rares savants qui, dans un temps de spécialisation à outrance, eurent la hardiesse de tenter une vaste synthèse scientifique. Dans un des cours du début de sa carrière, remarquable à la fois par la précision des connaissances et par l'amplitude de la pensée, il avait cherché à dégager les principes généraux des sciences. Ce qu'il avait tenté là, ce n'était rien de moins qu'une Somme des connaissances de son temps. On pourrait rapprocher ce cours des vastes synthèses d'Auguste Comte et de Spencer. Mais Flournoy avait sur Comte et même sur Spencer l'avantage de se maintenir strictement sur le terrain de la science, sans avoir la constante arrière-pensée d'un système métaphysique à échafauder. La publication d'un cours semblable aurait eu certainement un retentissement universel. Il aurait contribué à clarifier bien des idées et à dissiper bien des préjugés.

Flournoy savait d'ailleurs que des bâtisses semblables sont toujours provisoires et que jamais l'esprit humain ne s'y laissera emprisonner. Si, par induction, il recherchait les idées générales capables de grouper et d'expliquer un ensemble de faits, il avait une insurmontable méfiance pour les idéologies qui ne sont que des assemblages de paroles sonores. Il n'admettait pas qu'une théorie, si ingénieuse qu'elle fût, pût un seul instant gêner l'allure de

l'esprit en marche ou arrêter l'essor d'une vérité nouvelle.

Son trait dominant a été un amour passionné, un respect absolu pour la spontanéité humaine. Il la trouvait digne d'intérêt partout où il la rencontrait, même chez les simples en esprit. Il haïssait tout ce qui pouvait l'entraver. De là son aversion pour toute espèce de dogme, quelque fût le pontife qui en fût le gardien.

Dans le domaine intellectuel, il avait un tempérament révolutionnaire qu'il devait sans doute à son ancêtre le représentant Flournoy. Il avait le caractère frondeur des vrais Genevois. A l'occasion, il se livrait à l'exercice qui avait fait nos délices lorsque nous étions collégiens. Il éprouvait un plaisir particulier à casser quelques carreaux sans craindre le blâme des « gens bien ». M. Philippe Bridel a noté avec raison (1) son incessant besoin d'ouvrir les fenêtres (en les brisant, s'il le fallait) pour voir si rien de « scandaleux » n'apparaîtrait enfin à l'horizon. Et le scandale qu'il recherchait, c'était le fait nouveau, le fait imprévu qui viendrait rompre le cadre étroit de toutes nos théories et élargir notre vision du monde. De là son goût pour les domaines les plus inexplorés, les plus dédaignés par les savants de la stricte observance, de là ses recherches sur les phénomènes psychologiques les plus difficilement explicables, en particulier sur le spiritisme.

Il s'élevait sans cesse contre la présomption de la science qui juge commode de nier les faits qu'elle ne peut expliquer. Et il répétait souvent la parole d'Hamlet : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie ». Tout est possible, rien ne doit être exclu *a priori*. C'est là le premier principe de Flournoy. Mais il le limite par un second principe emprunté à Laplace : « Le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits ». (2) Il était également éloigné de la présomption et

(1) Wissen und Leben, 1^{er} mars 1921.

(2) Des Indes à la planète Mars, p. 345. Voir sur ce sujet le bel article de M. Pierre Bovet dans la Semaine littéraire du 13 novembre 1920.

de la crédulité. En explorant des contrées inconnues et dangereuses pour les esprits affamés de mystère, il gardait toujours intacte sa haute et lumineuse raison.

Le contact perpétuel qu'il conserva avec la réalité vivante préserva son esprit de l'ankylose. Lorsqu'un fait nouveau ou une théorie inédite s'étaient imposés à son esprit, il n'hésitait pas à faire table rase de ses idées antérieures pour suivre la piste qui s'ouvrait devant lui. C'est ainsi qu'à la fin de sa carrière, on le vit se mettre à l'étude de la psychanalyse dont le nom même était encore inconnu du public de langue française.

La marque distinctive de Flournoy est d'avoir uni à la méthode expérimentale la plus stricte, la compréhension la plus intime de la vie de l'âme. En cela il était spirituellement le frère jumeau de William James avec lequel il se lia intimement et auquel il a consacré son plus beau livre. Il vous en avait donné l'ébauche. Avec sa générosité habituelle, Flournoy a fait hommage à James de bien des idées qu'il avait lui-même énoncées avant de connaître le grand psychologue américain. Flournoy était un pragmatiste convaincu, bien avant que le mot eût été inventé. Comme James, il estimait qu'il faut « penser pour vivre et non vivre pour penser » ; il savait que les syllogismes les mieux déduits ne fourniront jamais une direction à notre vie ; il attachait plus de prix à l'intuition qu'à la logique (1) ; et, s'il avait une philosophie, c'était plutôt « une attitude se communiquant par contagion du sentiment qu'une doctrine qui s'enseignerait par exposition didactique ».

Sceptique en matière de doctrines, Flournoy a gardé fermement jusqu'à la fin ses convictions morales et religieuses. Aux systèmes les plus ingénieusement agencés, il préférerait l'Evangile qui s'adresse aux simples en esprit. Il voyait dans Jésus-Christ « la Fontaine de Jouvence à laquelle, d'âge en âge, l'humanité doit aller se rajeunir ». Agnostique

(1) Bien qu'il fût un remarquable logicien, ainsi que nous le montre M. le professeur Reymond.

à l'égard de toute théologie, il demeurait foncièrement chrétien par le cœur, par l'action, par la charité. Et s'il tenait les constructions de l'intelligence pour provisoires et caduques, il demeurait un disciple de Kant et affirmait inébranlablement la primauté de l'obligation morale (1). Cela a été l'axe non seulement de sa pensée, mais de sa vie.

* * *

Vie rectiligne, austère et ascétique, toute entière vouée au devoir. Jamais Flournoy ne faisait rien que par devoir. C'était presque excessif. Ses parents, ses amis auraient voulu le voir se détendre un peu, se reposer, prendre quelques distractions. A la fin de sa vie, attristée par des deuils si cruels, il s'y refusait obstinément. Lorsqu'il préparait ses conférences ou ses ouvrages, il serait resté jusqu'à quatorze heures par jour immobile à sa table de travail. S'il sortait, c'était uniquement pour une course indispensable ou pour un service à rendre. Mais cet ascétisme n'avait rien de désobligeant. Si exigeant pour lui-même, il était l'indulgence même pour les autres. Sans cesse il cherchait à leur faire plaisir, et la seule joie qu'il ne leur accordât pas était celle de lui faire plaisir à lui-même.

Sa bonté était telle qu'il ne savait jamais refuser un service à qui que ce fût, si indiscret que fût la requête. Son temps si précieux était au pillage. On le voyait s'épuiser à corriger en épreuves les élucubrations de quelque rêveur, candide réformateur de la société humaine, et à s'efforcer de les mettre en français. Lui pour qui la préparation d'une conférence était un travail d'Hercule, lui qui était le moins sportif des hommes, on l'entendit prononcer un discours pour l'inauguration d'un Institut de culture physique. Par

(1) Flournoy affirmait que le sentiment de l'obligation morale ne s'imposait pas à lui avec l'impérieuse netteté qu'il avait, par exemple, chez Frommel. Ce sentiment, chez lui, précédait rarement l'acte à accomplir, il le suivait, sous forme de remords, lorsque Flournoy jugeait que cet acte avait été mauvais.

contre il était incapable de faire quoi que ce fût dans son intérêt personnel. L'importante « Société pour les recherches psychiques » de Londres lui offrit, pour une année, la présidence d'honneur, distinction rare qui n'avait été accordée que deux fois à des savants non anglais, à Richet et à W. James, sauf erreur ; Flournoy refusa, sans consulter ses amis bien entendu. Cela l'ennuyait d'aller à Londres, d'endosser un habit noir et de prononcer un discours dans une séance solennelle. La vaine gloriole n'existait même pas pour lui. Sa modestie, son humilité allaient jusqu'à l'excès. La Rochefoucauld a dit : « Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois ». Profondément vraie pour le commun des hommes, cette observation ne valait pas pour Flournoy. Si, après l'avoir loué en vain une fois, vous aviez tenté de revenir à la charge, il vous eût rabroué de manière à vous enlever toute envie de recommencer. A l'occasion il ne mâchait pas ses mots. Dans son enfance il était enclin à la moquerie. Il avait conservé un don d'ironie qui s'exerçait de préférence à l'égard des phraseurs, des poseurs et des sectaires. C'étaient les seules espèces de bipèdes humains qui ne bénéficiaient pas de son inlassable indulgence.

D'ailleurs, sa bonté était inépuisable. Il eût obligé même un phraseur, même un sectaire. Il avait toutes les formes de la générosité. Il oubliait ses propres intérêts, mais il était fidèle gardien de ceux des autres. Il méconnaissait ses propres mérites, mais il faisait valoir ceux d'autrui, même si cet autrui eût pu être son rival ou son concurrent. Dépourvu d'ambition pour lui-même, il en avait pour ses amis.

Tous ceux qui l'ont approché gardent le souvenir de la beauté de son regard : un regard lumineux, franc, à la fois perspicace et tout chargé de sympathie, un regard qui semblait fouiller jusqu'au fond du cœur, non pas pour juger, mais pour secourir, un regard qui comprenait tout et qui aimait malgré tout, le plus beau des regards qui aient lui pour moi sur cette terre.

Flournoy était enclin à la tristesse, surtout à la fin de sa vie. Il n'avait rien du stoïque aux yeux secs. Car il avait trop de cœur pour cela. Il souffrait des douleurs des autres autant que des siennes propres. Aux hommes qui sont faits ainsi, il n'est pas possible de traverser la vie avec un invariable sourire aux lèvres. Et pourtant, malgré ce penchant à la tristesse, on ne l'approchait pas sans se sentir réconforté, même si l'on n'avait parlé que de choses indifférentes. Il semblait qu'un rayonnement invisible émanât de lui.

C'est pour cela que tant d'âmes désemparées allaient à lui, à ces heures de crise où l'on sent la mort en soi et où la solitude est une torture. C'est alors que se révélait le génie psychologique de Flournoy, sa perspicacité que rien ne mettait en défaut et sa bonté fraternelle. Il a été un grand médecin des âmes. Durant de longues années, il a joué le rôle d'un confesseur laïque et bénévole. Avec une inlassable patience, il écoutait ceux et celles qui avaient recours à lui. « Souvent, me disait-il, je ne leur réponds rien, je me borne à écouter. » Il savait écouter, il écoutait avec tout son cœur. On sentait qu'on pouvait tout lui dire parce qu'il savait tout comprendre. Se sentir compris ainsi, cela suffit. La conscience solitaire se décharge d'un poids qu'elle ne pouvait plus porter toute seule. Parfois aussi il « intervenait », comme disent les chirurgiens. Il prononçait la parole attendue, il donnait le conseil espéré. Avec quel tact, quelle délicatesse ! Jamais il ne cherchait à chapitrer, à endoctriner, à imposer ses idées. Bien plutôt pratiquait-il la méthode socratique, il accouchait les intelligences. Il avait, en effet, quelque chose de socratique dans son esprit, un Socrate chrétien dont l'imperturbable bon sens et la ferme raison eussent été réchauffés par la plus ardente charité. Il était complètement exempt du défaut le plus commun des intellectuels : l'orgueil spirituel, le dédain des esprits peu cultivés. Toute individualité humaine était sans prix à ses yeux, si humble qu'elle fût ; toute croyance sincère, si naïve et bizarre qu'elle pût être, devait être respectée parce qu'il y

voyait la projection intellectuelle imparfaite d'un sentiment d'une valeur sans prix. Il n'indiquait donc pas à ses confidents une route battue qu'ils dussent suivre pour arriver à un but marqué d'avance. Il poussait chacun dans son propre sens en tirant de lui ce qu'il avait de meilleur. A chacun il inspirait la volonté de réaliser le précepte de Charles Secrétan : « Deviens ce que tu es ».

* * *

Flournoy lui-même était si modeste qu'il ne se doutait pas de l'influence décisive qu'il a exercée sur ses camarades d'abord, sur ses étudiants ensuite, sur plusieurs générations romandes et, de proche en proche, sur une foule de libres esprits bien au-delà de nos frontières. Après Secrétan, c'est lui qui nous a donné notre direction spirituelle. L'immense service qu'il nous a rendu a été de nous délivrer de la double tyrannie du dogme scientifique et du dogme théologique. Jamais nous ne pourrons acquitter la dette de reconnaissance que nous avons envers cette personnalité d'essence si rare qui unissait à une lucide intelligence la conscience la plus droite et la plus exquise bonté. Et nous pouvons lui rendre le magnifique hommage qu'il rendait lui-même à William James : Au sein de notre société déchirée par les haines religieuses et antireligieuses, il a été un des créateurs « d'un courant de support et de respect mutuel, et mieux que cela, de large sympathie humaine et de vraie fraternité, où toutes les âmes sincères pourront se trouver à l'aise, se tendre la main, s'entraider même, malgré la diversité de leurs tempéraments psychologiques et de leurs convictions personnelles ». Flournoy a joué au milieu de nous le rôle le plus beau et le plus fécond. Il a été un esprit libérateur. Nous avons la certitude que des mains fermes se trouveront pour saisir le flambeau que la mort lui a arraché et pour continuer la course — en ligne droite.

PAUL SEIPPEL.

FLOURNOY, LOGICIEN ET PHILOSOPHE

Messieurs et chers amis,

Vous avez tenu à honorer par une soirée spéciale la personne et l'œuvre de M. Flournoy et vous m'avez confié le soin de retracer quelques uns des traits les plus marquants de sa philosophie.

Cette tâche m'apparaît à la fois comme douce et redoutable. S'il suffisait d'avoir aimé et vénéré quelqu'un pour lui rendre l'hommage qu'il mérite, je serais sans inquiétude. Mais, hélas ! je sens d'avance combien ma parole sera impuissante à faire revivre dans toute sa richesse et sa profondeur la pensée d'un maître et d'un ami tel que M. Flournoy et je vous prie de suppléer vous-mêmes, par votre cœur et votre sympathie compréhensive, à tout ce que mon exposé aura d'imparfait.

Comme vous le savez, la cérémonie que nous célébrons ce soir s'est organisée spontanément. D'elle-même l'Association chrétienne d'étudiants a désiré témoigner à M. Flournoy sa piété filiale, et, pour lui rendre ce témoignage, elle a choisi d'instinct Sainte-Croix. Elle ne pouvait mieux faire.

On peut dire en effet que durant toute sa vie M. Flournoy, présent ou absent, a animé les conférences de Sainte-Croix. Dès leur naissance il a su, de même que Gaston Frommel, leur imprimer cette largeur d'esprit, ce respect des choses

saintes et vraies qui les caractérisent. M. Flournoy ne venait pas ici uniquement pour donner ces admirables causeries dont chacune a eu un retentissement énorme. Chaque automne, toutes les fois que sa santé le lui permettait, il montait à Sainte-Croix. Ceux qui avaient alors le privilège de s'entretenir avec lui en gardaient une impression ineffaçable.

Pour ce qui me concerne, mes plus anciens souvenirs de Sainte-Croix sont étroitement liés à M. Flournoy. Les Conférences venaient d'être instituées ; les participants en étaient peu nombreux, car les dames ne faisaient pas encore partie de l'Association. De plus, la jeunesse universitaire, séduite par le monisme matérialiste, se préoccupait peu des questions religieuses. Les étudiants en théologie se trouvaient donc former le noyau essentiel de ceux qui se rendaient à Sainte-Croix ; ils étaient du reste considérés par le public universitaire comme une espèce, curieuse et rare, qui allait disparaître sous peu.

De même parmi les orateurs qui voulaient bien venir nous parler, la plupart étaient des pasteurs ou des professeurs de théologie. M. Flournoy faisait exception. Il nous avait d'emblée conquis par la largeur et la pénétration de ses vues, par sa façon de rompre avec la dogmatique traditionnelle, tout en respectant le mystère du message chrétien.

Je me souviens, comme si c'était hier, de la conversation que j'eus alors avec lui, sur la route des Rasses, à la nuit tombante, peu avant le dîner. La « théologie de la conscience » régnait à cette époque en Suisse romande où elle comptait des représentants distingués. Nous étions, pour la plupart, attirés par cette théologie qui, une fois posé le mystère de la liberté, déroule ses conséquences d'une façon rationnelle : la créature humaine qui était destinée au bonheur a mésumé de sa volonté et c'est elle seule qui est responsable du mal et du désordre dont notre univers est le théâtre. Il est inutile dans ces conditions de personnifier le mal et de faire intervenir Satan. Le monisme est ainsi sauvé.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction d'entendre M. Flour-

noy soutenir une thèse contraire. Le manichéisme, que je croyais au point de vue théologique relégué dans l'arsenal des vieilles hérésies, reprenait vie et signification sous la vigueur de ses arguments. Entre temps la nuit était tombée; les étoiles brillaient au ciel. Depuis lors je ne peux les contempler sans songer au problème du mal et au dualisme manichéen, tant la conversation de M. Flournoy m'avait impressionné; elle avait ébranlé à tout jamais ma confiance, sinon dans le monisme, du moins dans la « théologie de la conscience ».

Pardonnez-moi de rappeler des souvenirs d'un caractère aussi personnel. Ces souvenirs, mieux que de longs développements, vous feront comprendre pourquoi je désire et je redoute en même temps de vous parler de M. Flournoy.

I

Les articles que MM. Seippel, Claparède et Bovet, entre autres, ont publiés au lendemain de sa mort ont surtout rappelé le rôle éminent qu'il avait joué comme psychologue. Je voudrais essayer d'évoquer devant vous le logicien, le philosophe et le croyant. Mais sans parler du peu de temps dont je dispose pour cela, il est malaisé de systématiser, sans la trahir, la pensée d'un homme qui, assoiffé d'unité, avait en même temps un sens aigu des oppositions, des contradictions que la vie, sous tous ses aspects, présente. On peut en effet appliquer à Flournoy la caractéristique qu'il donnait lui-même de W. James.

Dans une personnalité où l'intelligence, le cœur et la volonté présentent un développement inusité et harmonieux, il devrait y avoir une vision harmonique des choses, donc aisée à rendre :

« Mais c'est tout le contraire, parce que les choses, elles, sont disparates, chaotiques, changeantes et impossibles à embrasser d'un coup d'œil à moins de les simplifier arbitrairement; en

sorte que plus le spectateur est sensible, pénétrant, sincère, plus il est frappé par la complication du spectacle et moins il arrive à une vision vraiment synthétique de la réalité. » (1)

Cette caractéristique s'applique exactement non seulement à W. James, mais à Flournoy. Toutefois pour être tel que nous venons de le dire, celui-ci n'en avait pas moins un sens aigu des problèmes logiques et métaphysiques.

Il connaissait, pour les avoir lus et médités, l'*Organon* d'Aristote, la logique de Stuart Mill et la dialectique austère de Hegel; dès son apparition en 1880, il avait voué un soin perspicace à l'Algèbre de la Logique de Schröder: tout récemment encore il suivait avec une grande attention les travaux de l'Ecole américaine de Chicago, ceux de Dewey en particulier.

Et cependant il semble dans ses écrits être un adversaire impitoyable de la logique et il ne ménage pas sa verve aux faiseurs de syllogismes, qui, croyant bâtir sur le roc, échafaudent leurs constructions sur les nuages.

Mais ici il faut s'entendre. Ce n'est pas de la logique comme telle que Flournoy se moque, mais bien du mauvais usage que l'on en fait. Il a pris soin du reste de nous en avertir :

« Il ne faut pas confondre. Entre l'abstraction (conception, intellection, etc.) et l'abstractionnisme ou intellectualisme, il y a toute la distance d'une fonction normale à son abus ou à sa perversion: la fonction de l'intelligence, c'est de résumer en idées ou concepts le cours de notre expérience de manière à pouvoir ensuite le prévoir et le maîtriser en quelque mesure; mais ce n'est pas de s'en écarter et de le perdre de vue, comme font tant de théoriciens qui s'envolent dans les nuages ». Et, plus loin: ce qui est à réprocher « ce ne sont pas les idées générales et les théories comme telles, puisque personne ne peut s'en passer, ce sont celles qui planent dans le vide sans redescendre prendre pied sur le sol. » (2)

(1) *La philosophie de William James*, p. 171.

(2) *Ibid.*, p. 33 et 35.

Cela étant, la logique, comme on le sait, comprend deux parties : une partie formelle et une partie appliquée ou méthodologique, qui touche de près à la philosophie des sciences.

En ce qui concerne la logique formelle, Flournoy s'est préoccupé à plusieurs reprises de la portée et de la valeur des lois les plus générales qui, en dernier ressort, dirigent l'activité de la pensée. Ces lois, telles que le principe de contradiction, le principe du syllogisme, sont-elles a priori, ou, comme Flournoy inclinait à le croire, ne sont-elles que des instruments forgés au cours d'expériences plusieurs fois millénaires ? Nous n'aborderons pas l'étude de ce problème, délicat entre tous.

Du reste, quelle que soit la nature de ces lois, Flournoy avait à cœur de les respecter et de ne pas en faire un abus sophistique.

Comme logicien, il savait à merveille tirer les conséquences d'une hypothèse posée.

À cet égard la critique à laquelle il soumet le principe du parallélisme est remarquable ; à bien des égards elle est définitive. Envisageant sous toutes ses faces la possibilité d'expliquer scientifiquement l'existence d'un parallélisme entre les phénomènes psychiques et les phénomènes physico-chimiques, Flournoy conclut en ces termes :

« Tout ce que l'on peut dire pour relier ces deux événements si absolument dissemblables, c'est qu'ils ont lieu en même temps... Cette simultanéité est justement ce qu'exprime le principe de concomitance ; mais sauf cela il n'y a aucun élément commun, aucune ressemblance qualitative entre ces deux phénomènes, danse des atomes d'un côté, sentiment ou idées de l'autre. Cela n'a pas de sens de vouloir les réduire à l'unité, ou les attacher ensemble par un lien de causalité. Il y a entre eux un abîme infranchissable pour notre pensée, un hiatus absolu. Tout ce que la science peut se proposer, c'est de découvrir les lois de leur parallélisme. » (1)

(1) *Métaphysique et psychologie*, p. 28 et 29.

Si Flournoy excelle à développer rigoureusement, et sans en excepter aucune, les conséquences d'une hypothèse, il est non moins habile à mettre à nu la vanité d'une théorie, à en faire voir les côtés faibles et à montrer qu'en présence des faits une autre théorie serait également valable. Certains dialecticiens, par exemple, témoignent d'une sainte horreur à l'égard de l'anthropomorphisme et ils rejettent comme faux tous les concepts, religieux ou moraux, qui trahissent une vision anthropomorphique du réel.

« Trouvez-vous », demande Flournoy, « qu'ils se montrent plus fidèles aux conventions préalables et aux exigences rigoureuses de la méthode expérimentale, tous ces bruyants coryphées d'une philosophie soi-disant scientifique, qui ne se font aucun scrupule d'ériger en principe premier, tantôt la Matière, tantôt la Force, ou la Substance, l'Energie, l'Axiome éternel, la loi des phénomènes, etc. ? Et croyez-vous que ces divinités modernes, pour être aveugles, sourdes, inexorables, impersonnelles, inconscientes et soigneusement expurgées de tout ce qui pourrait dire quelque chose au cœur humain, croyez-vous qu'elles en soient moins une élaboration de nos neurones cérébraux, ou un produit subjectif de notre entendement, que l'idée de Brahma, de l'Éternel, de Dieu, ou du Père céleste ? Non certes, reconnaissons donc franchement que l'homme ne peut se retenir de faire de la métaphysique et de concevoir, nécessairement au travers de sa propre nature et des catégories de sa pensée, la réalité qui le déborde et l'enveloppe. » (1)

Cette rigueur dans le raisonnement, cette probité dans la dialectique proviennent de ce que Flournoy a l'horreur morale et intellectuelle de toute équivoque. Il tient, selon la règle proclamée par Aristote et par Pascal, à ce qu'un terme, une fois défini, ne soit pas pris dans un sens quelque peu différent. Toute métaphysique qui contrevient à cette règle doit être écartée, malgré la profonde sympathie qu'elle peut inspirer. Le monisme spiritualiste, par exemple, explique l'action de l'âme sur le corps en disant que l'essence des

(1) *Les principes de la psychologie religieuse*, p. 25.

corps consiste dans la Force et que l'esprit, lui aussi, est une force.

« Malheureusement », déclare Flournoy, « s'il est aisé d'appliquer le mot de Force à l'âme et à la matière, il l'est moins de mettre sous ce mot une définition réelle qui convienne également aux deux choses ». A l'examen on retrouve l'opposition que l'on voulait faire disparaître. Pour que cette expression : « l'âme et la matière sont également des forces » ait un sens, « il faut compléter par la pensée le terme générique en lui ajoutant les caractères spécifiques des deux idées ; cela revient alors à dire : l'âme est une force pensante, sentante, voulante, etc. ; la Matière est une force motrice dans l'espace. » (1)

Seulement le dualisme subsiste.

Ces citations, que je pourrais multiplier, montrent avec quel soin Flournoy pratiquait les règles de la déduction et combien ses exigences étaient grandes dans ce domaine.

Il a eu d'autre part une conscience non moins nette du rôle des méthodes et des limites de la logique appliquée ; en particulier il a énoncé des vues très justes et très profondes sur la constitution et la valeur des sciences ; c'est que ses réflexions sur ce sujet ne s'inspiraient pas des traités de vulgarisation dont notre époque est encombrée ; elles étaient puisées aux sources mêmes. « Méditer directement les œuvres de Képler et de Galilée, dit-il quelque part, vaut mieux que de lire et relire l'*Organum* de Bacon, si l'on veut vraiment comprendre les méthodes de la science expérimentale. »

Mais, pour apprécier à leur juste valeur les idées de Flournoy sur la science, il faut les opposer à celles qui étaient admises vers le milieu du siècle passé par la grande majorité des savants.

Ces derniers ne pouvaient en effet, quelles que fussent du reste leurs convictions religieuses, concevoir la structure

(1) *Métaphysique et psychologie*, p. 44.

des lois scientifiques en dehors du type fixé par le monisme matérialiste.

D'après ce type, la loi scientifique est une véritable entité objective. Elle existe dans les phénomènes naturels telle que le savant la formule. Par conséquent la nécessité la plus rigoureuse préside à l'enchaînement de ces phénomènes. Dans l'univers ainsi conçu, l'individualité n'a plus de place.

Les faits individuels ne sont là qu'à titre occasionnel pour donner à la loi la possibilité de s'extérioriser et de se manifester. De même, si nous osons risquer cette comparaison, dans une administration étatiste et centralisée, les individus qui composent le public sont de simples numéros, identiques et interchangeables. Le public n'a ainsi pas d'existence à proprement parler ; il est une simple matière dont le rôle consiste uniquement à observer les lois et les règlements. Ce n'est du reste pas en fonction de ses besoins que ces règlements sont élaborés ; ils sont promulgués suivant le bon plaisir, arbitraire et souverain, de l'administration. Malheur aux individus qui esquisseraient un geste de révolte. Ils sont bien vite réduits à l'impuissance.

Le monisme matérialiste conçoit le rapport des faits et de la loi d'une façon analogue. Les faits n'existent pas pour eux-mêmes. La seule réalité qui compte, c'est la loi, c'est-à-dire l'enchaînement nécessaire de tout ce qui existe.

Mais si l'on veut maintenir la réalité des faits individuels et leur irréductibilité qualitative, comment alors concevoir le rôle et la nature de la loi scientifique ?

Celle-ci ne fait-elle que traduire approximativement certains aspects des phénomènes naturels, ou bien n'est-elle qu'une construction tout idéale de notre esprit ?

Ces solutions toutefois soulèvent, l'une et l'autre, une grosse difficulté. En fait, la loi permet de prévoir avec exactitude la succession des phénomènes ; par conséquent la déclarer approximative ou idéale, c'est contredire son caractère de prévision.

On le voit. Le problème subsiste : comment maintenir à

la fois la réalité de la loi et la qualité irréductible des faits individuels ?

Ce problème a constamment préoccupé Flournoy.

Dans ses premiers ouvrages il se rallie en principe à la solution, proposée par Kant, qui consiste à séparer radicalement le monde des phénomènes de celui des noumènes. Mais cette solution lui cause un certain malaise.

Aux yeux de Kant, en effet, les phénomènes sont soumis à un déterminisme rigoureux. Si c'est le cas, comment la liberté réelle et effective de l'homme peut-elle s'insérer dans leur trame et travailler au salut du monde ? On se trouve acculé au dilemme suivant : ou bien atténuer la réalité concrète des phénomènes, ce qui contredit aux données positives de la science, ou bien enlever à l'homme tout espoir de se libérer des fatalités que le monde sensible fait peser sur lui, ce qui est grave au point de vue moral.

En présence de cette difficulté, Flournoy s'oriente dès 1880 vers une solution qui n'est pas sans analogie avec celle proposée un peu plus tard par Henri Poincaré.

Pour bien comprendre sa pensée sur ce point, rappelons que toute science comporte deux genres de lois, assez nettement distinctes.

Les unes ont un caractère foncièrement concret, si nous osons dire. Elles concernent un groupe de phénomènes clairement circonscrits, même lorsqu'elles ont une portée très générale. Telle est la loi de l'attraction universelle de Newton. De pareilles lois sont étroitement conditionnées par l'expérience ; elles peuvent être sans cesse revisées à son contact, et c'est ainsi que de nos jours on a pu opposer la mécanique d'Einstein à celle de Newton.

Mais parmi les lois qui composent une science, il en est qui portent le nom de principes ou propositions premières. Ces propositions premières ont un caractère méthodologique avant tout. Elles constituent des instruments de travail sans lesquels toute investigation scientifique serait impossible. Tels sont les principes de la conservation de l'énergie en

physique, ou encore, en psychologie religieuse, le principe que Flournoy a appelé l'exclusion de la transcendance.

Un physicien est occupé à peser une substance chimique. Tout à coup cette substance diminue de poids et l'équilibre des plateaux de la balance est rompu. Sous peine de renoncer à toute science, le physicien ne peut admettre que cette perte de poids s'est produite sans cause et que le principe de la conservation énergétique a été violé. De même, la psychologie religieuse ne saurait recourir directement à Dieu pour l'explication des phénomènes, sans se mettre par là-même en dehors des conditions de la recherche scientifique.

Mais alors quelle est la nature de ces principes premiers, indispensables à toute science ? Flournoy remarque très justement que ces principes n'ont pas une évidence logique irréfutable.

« Le logicien à cheval sur le syllogisme a beau jeu pour les critiquer, mais le chercheur aux prises avec la réalité hausse les épaules devant ces attaques et tient ferme à ces principes, parce que, les ayant vus à l'œuvre et les sachant indispensables, il respecte en eux les conditions suprêmes de la science et les instruments nécessaires de toute marche en avant dans la connaissance positive. » (1)

Est-ce à dire que ces principes puissent, comme les lois dont nous parlions plus haut, être démentis par l'expérience ? Non pas, et c'est ici que Flournoy énonce des vues qui devaient être confirmées par Poincaré.

« Ces grandes idées », dit-il en parlant des premiers principes indispensables à une science, « ne jouent pas d'emblée le rôle de piliers inébranlables de la connaissance positive. Elles n'arrivent que peu à peu à cette dignité, et c'est tout prosaïquement le succès qui la leur confère. D'abord simples conjectures, elles gagnent la confiance des savants par la clarté dont elles illuminent le chaos des phénomènes, la simplicité qu'elles introduisent dans la coordination des faits. Elles passent ainsi au

(1) *Métaphysique et psychologie*, p. 17.

rang de vérités que toutes les expériences tendent à confirmer ; puis elles ne tardent pas à s'élever plus haut, à revêtir une autorité supérieure aux lois inductives ordinaires, et supérieure, on peut le dire, aux faits eux-mêmes. Car un instant arrive à partir duquel les faits observés, quels qu'ils soient, ne pourront plus leur donner tort. Une expérience, par exemple, dans laquelle on verrait une certaine quantité d'énergie disparaître sans qu'il fût possible de découvrir ce qu'elle est devenue, ne serait pas considérée aujourd'hui comme un démenti infligé aux principes de la conservation ; on préférerait se rabattre toujours sur la faiblesse humaine (erreur d'observation ou mode d'énergie échappant à nos moyens actuels d'investigation) plutôt que d'élever le moindre doute sur la validité des principes eux-mêmes. » (1)

Je n'insiste pas davantage ; je tenais seulement à montrer que Flournoy est un logicien aussi averti qu'un psychologue perspicace ; les allures nettement pragmatiques de sa pensée ne doivent pas faire illusion à cet égard. J'irai même plus loin. C'est à ses admirables qualités de logicien et de savant que Flournoy a dû de pouvoir, le premier, formuler avec une netteté étonnante les principes directeurs de la psychologie religieuse. De l'amas confus des documents mis au jour par les savants américains, il dégage avec maîtrise les deux principes suivants : exclusion de la transcendance, interprétation biologique des phénomènes.

De même, dans l'étude du spiritisme, il formule d'emblée la ligne de conduite qu'il adopte :

« Avant de me risquer dans cette aventure, dit-il, je m'étais fait une sorte de logique composée de deux principes directeurs d'une extrême simplicité... »

« Le premier, c'est que pour des êtres aussi bornés que nous, il y aura sans doute toujours plus de choses sur la terre et dans le ciel que dans notre philosophie, comme disait Hamlet, et que par conséquent il est prudent de ne rien nier *a priori*, pas même les faits qui nous semblent les plus absurdes et dont la réalité bouleverserait de fond en comble toutes nos notions reçues. »

(1) *Métaphysique et psychologie*, p. 18.

« ...Mon second principe est emprunté à Laplace et corrige pratiquement le premier : c'est qu'il faut être d'autant plus exigeant en matière de preuve, que les faits en litige sont plus extraordinaires et contraires à tout ce que nous croyons déjà savoir. » (1)

II

Quant à la position prise par Flournoy vis-à-vis de la métaphysique, on estime en général l'avoir suffisamment caractérisée en disant qu'elle est essentiellement négative.

Cependant ici aussi il faut s'entendre. Si par définition les métaphysiciens doivent nous donner la connaissance scientifique et raisonnée de l'absolu, Flournoy ne saurait être compté parmi eux. Lui-même a pris soin, à plusieurs reprises et énergiquement, de dissiper toute équivoque à ce sujet.

Mais si, par métaphysicien, on entend un penseur averti et perspicace des problèmes que soulèvent notre existence et celle de l'univers, il faut reconnaître que Flournoy a été un métaphysicien remarquable. (2)

(1) *Esprits et médiums*, p. 215. Flournoy avait établi ces principes dès 1900 ; voir les développements qu'il leur consacre : *Des Indes*, p. 341-351.

(2) A propos d'une étude présentée à l'une des Conférences de Sainte-Croix et publiée en 1903, sur *La notion du mystère dans les sciences et la religion chrétienne*, M. Flournoy, à qui je l'avais envoyée, m'écrivit une lettre dont il me paraît intéressant d'extraire les passages suivants : « J'ai le sentiment d'être en pleine communauté de vues avec vous. Il y a bien par ci, par là, des termes que j'aurais remplacés par d'autres ; mais ceci n'est pas une critique, car chacun a son vocabulaire dont il ne sait pas se sortir... Et puis, vous avez peut-être raison de conserver au mot métaphysique, par exemple, le sens kantien, tandis que je me suis habitué à le prendre dans son sens vulgaire : idées sur la Réalité en soi, ultime. Cette réflexion m'est suggérée par votre phrase de la page 17 : « Cela serait, si les idées données » pour religieuses ne cachaient point souvent des explications scientifiques » et si les sciences n'érigeaient point en principes absolus les données » métaphysiques qu'elles se voient forcées d'introduire dans l'explication » des phénomènes ». Cette phrase je l'aurais modifiée de cette façon : « Cela » serait, si les idées données pour religieuses ne cachaient point souvent » de prétendues explications scientifiques et si les savants à leur tour n'éri- » geaient point en principes absolus, en assertions métaphysiques, les hypo- » thèses dont notre science a besoin, c'est-à-dire dont notre intelligence » scientifique se sert, pour expliquer, relier, mettre de l'ordre dans l'en- » semble des phénomènes ».

Tout d'abord il connaissait les grands philosophes, pour les avoir lus et médités.

Pour s'en convaincre, il suffit de relire la caractéristique que, dans *Métaphysique et psychologie*, il donne des systèmes de Descartes, de Leibniz et surtout de Kant.

Dans cette caractéristique les traits essentiels sont marqués avec maîtrise; les nuances sont indiquées avec finesse et vérité, lorsqu'elles sont nécessaires pour compléter ou corriger un schématisme trop rigide. Tout témoigne d'un respect scrupuleux et compréhensif de la pensée d'autrui. Car, et c'est là une qualité rare, Flournoy expose avec la même objectivité les systèmes qui lui sont sympathiques et ceux qui lui répugnent instinctivement.

Cette connaissance critique et compréhensive de l'histoire de la philosophie suffirait à faire de Flournoy un métaphysicien.

Mais, et c'est le second point que nous voulons relever, elle se greffe sur des dons positifs très marqués: puissance d'abstraction et sens des réalités concrètes, vision très limpide des mystères et soif de les surmonter, sens critique et pouvoir créateur en même temps.

Bref, Flournoy aspire pour lui-même à une synthèse du savoir, et si, fréquemment, il tourne en dérision ceux qui prétendent l'avoir effectuée, c'est qu'à ses yeux aucun système philosophique, ancien ou moderne, ne permet de lever le mystère de la destinée dans lequel nous sommes enveloppés.

D'une part, en effet, la pensée ne peut briser les cadres de la conscience, individuelle ou collective; elle est donc incapable de se prononcer sur la nature dernière des choses. Que nous le voulions ou non, notre vision du réel sera toujours anthropomorphique.

D'autre part, nos concepts, dans la mesure où ils se posent comme absolus et universels, s'éloignent de la réalité concrète et de l'expérience vécue.

Dans le monde tel que nous le percevons, les faits s'opposent les uns aux autres; ils témoignent de qualités ou de

défauts irréductibles. Le bien et le mal, le déterminisme et la spontanéité, le régulier et l'accidentel, se heurtent ou se côtoient constamment. Prétendre couler dans un même moule les brutales oppositions de l'expérience, c'est être dupe et se payer de mots, c'est aboutir fatalement à l'impasse du monisme matérialiste ou à celle du monisme idéaliste.

Il est également vain de vouloir édifier le monde sur un principe unique, que ce principe soit matière ou esprit. Aux yeux de Flournoy une construction de ce genre sera toujours artificielle, car elle mutile la réalité. Supprimer la matière en faveur de l'esprit est aussi illégitime que de faire la suppression inverse.

Les philosophes de métier restent libres de se complaire à ces travaux d'architecture monumentale; mais ce qu'ils construisent en réalité, ce sont des châteaux de cartes que le moindre fait particulier ébranle jusqu'en leurs fondements.

Dans ces conditions ne vaut-il pas mieux s'abstenir des problèmes métaphysiques et leur tourner le dos sans cérémonie? Cela est impossible, répond Flournoy, car tout homme, qu'il le veuille ou non, est forcé de se décider en présence de ces problèmes. (1)

Que faire alors? Il ne reste qu'une ressource, c'est de commencer par prendre une attitude critique.

Celle-ci nous confirme dans l'idée qu'il nous est impossible de sauter par-dessus notre ombre et qu'un certain agnosticisme s'impose.

Elle nous rend attentifs au dualisme qui est inhérent à la réalité et nous pousse à affirmer l'irréductibilité des valeurs morales.

Elle nous impose enfin la conscience de la nécessité où nous sommes de faire un choix en face du mystère des choses et de prendre position vis-à-vis des problèmes qui nous dépassent.

Vous le voyez, le criticisme selon Flournoy n'aboutit

(1) *Les principes de la psychologie religieuse*, p. 25.

pas nécessairement à des négations stériles et désespérées ; s'il nous débarrasse de la hantise du monisme unilatéral, c'est pour nous ramener à une conception plus vraie de la métaphysique et de ses limites.

Le criticisme bien compris nous conduit à des affirmations qui ne peuvent faire l'objet, une fois pour toutes, de démonstrations rigoureuses ; mais ces affirmations n'en ont pas moins une valeur de vérité incontestable, parce qu'à l'épreuve de la vie elles orientent et soutiennent notre action.

Il n'y a plus désormais opposition entre la croyance philosophique et la foi religieuse ; celle-là, loin de contredire celle-ci, la renforce et l'appuie.

Cela étant, on comprend que dès sa jeunesse Flournoy se soit senti attiré par Kant et par Renouvier ; plus tard, s'il s'oriente de préférence vers le pragmatisme de W. James, c'est pour la même raison. A ses yeux le pragmatisme, mieux encore que le criticisme kantien, établit solidement l'union de la pensée philosophique et de la foi religieuse.

Le temps me manque malheureusement pour développer les points que je viens d'indiquer d'une façon si sommaire.

Quelques citations sont cependant indispensables pour montrer comment, d'après Flournoy, le criticisme kantien s'accorde avec l'Evangile du Christ.

Concernant l'agnosticisme, voici tout d'abord ce qu'il dit :

« En dépit des théologiens dont les élucubrations sont venues alourdir gratuitement le christianisme de pesantes surcharges intellectualistes, la conception chrétienne du fond des choses est tout aussi « agnostique » que celle de Kant, si ce n'est plus. Ce n'est point en effet dans un but théorique, pour expliquer la nature et satisfaire l'entendement, que le Christ est venu révéler « le Père », mais uniquement en réponse à un besoin de la conscience, au profit exclusif des âmes travaillées et chargées. Ce nom même de Père appliqué à l'Absolu, n'est-il pas comme le résumé et le point culminant de tous les contrastes qui distinguent la métaphysique morale des métaphysiques naturalistes ? En substituant cette idée concrète, toute débordante de

vivantes relations, aux abstractions vides où tombe l'entendement humain quand il cherche à concevoir le fond des choses, le christianisme reconnaît assez qu'il n'apporte pas une explication logique, une théorie intellectuelle de l'univers, mais — ce qui est beaucoup moins, ou beaucoup plus, et en tout cas différent — une conception, mieux que cela, une possession de la réalité, conforme aux aspirations les plus profondes du cœur humain. » (1)

Dans la question du moralisme, même rapprochement entre Kant et l'Evangile :

« Le moralisme offre d'innombrables variétés et nuances. J'ai cité la philosophie kantienne qui en est une forme abstraite, rationnellement élaborée, savante. Mais pour mon compte je le préfère et je l'accepte, sous la forme plus enfantine en apparence, plus profonde et plus vraie à mon sens, que nous rappellent les cloches de Pâques et de Noël. C'est, en effet, la même idée qu'expriment aux deux bouts d'une longue échelle, d'une part le christianisme — non pas celui des théologiens, mais celui que les âmes simples et droites puisent dans les récits évangéliques — et d'autre part le fondateur du criticisme ; seulement ce dernier l'a dépouillée d'éléments affectifs qui lui sont plus essentiels et indispensables qu'il ne le croyait. Cette idée, c'est celle d'une différence réelle entre le Bien et le Mal, de la valeur absolue, éternelle, du Bien, de la sainteté de la loi morale. » (2)

Toutefois en ce qui concerne la nécessité où nous sommes de faire un choix dans le domaine des affirmations métaphysiques, Flournoy se sépare quelque peu de Kant ; il se montre sur ce point beaucoup plus catégorique que lui. Pour Flournoy, en présence du mystère des choses, il n'y a que deux attitudes auxquelles en définitive se ramènent toutes les autres.

« Parmi les philosophes », dit-il, « les uns ont plus de confiance dans les abstractions de l'entendement, et croient échapper à l'anthropomorphisme en s'élançant, comme l'enfant qui cherche à sauter par dessus son ombre, jusqu'à des concepts

(1) *Métaphysique et psychologie*, p. 115.

(2) *Métaphysique et psychologie*, p. 112.

aussi évidés et raréfiés que possible (Matière, Force, Substance, etc.). »

« Les autres — dont je fais partie — éprouvent une incurable défiance pour ce sport ou cet exercice intellectuel de pompe pneumatique, et c'est au contraire la plus concrète et la plus pleine de toutes les catégories à leur disposition, celle de personnalité vivante et de moi conscient, qu'ils adoptent comme la formule à leur sens la meilleure — ou la moins inadéquate — de l'Etre en soi et du Fond des choses. La réalité vraie de l'univers, pour les premiers, se résout en éléments impersonnels et inconscients, atomes, forces, modes d'énergie — et pour les seconds, en individualités et personnalités conscientes, âmes ou monades spirituelles. Toutes les hypothèses métaphysiques ne sont que des variations sur ces deux thèmes fondamentaux, et il ne semble pas que l'homme, étant donné sa nature, puisse jamais en inventer d'autres. » (1)

Une fois reconnue la nécessité d'opérer un choix en matière de métaphysique, une fois ce choix effectué sur les bases du moralisme et du personalisme, il est possible, dans les limites qu'impose l'agnosticisme, de poser les linéaments d'une philosophie spiritualiste.

Cette philosophie, Flournoy l'a esquissée à maintes reprises dans ses ouvrages, entre autres dans *Esprits et médiums*. En voici les traits principaux :

Flournoy commence par affirmer la réalité de l'esprit comme tel.

Henri Poincaré, l'on s'en souvient, a dit « que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit. Mais *c'est cet éclair qui est tout* ».

Commentant ce passage Flournoy dit ceci :

« Je souligne ce mot de la fin, joli pendant moderne au roseau pensant de Pascal, parce qu'il marque un des points d'éclosion du spiritualisme. Les penseurs spiritualistes n'accep-

(1) *Les principes de la psychologie religieuse*, p. 25.

tent pas, ils ne veulent pas accepter que cette vie consciente, qui est *tout* comme valeur, ne soit qu'un éclair, c'est-à-dire en définitive *rien* comme réalité. Car « valeur » et « réalité » ont beau être des termes disparates, des aspects hétérogènes de notre expérience, ils s'impliquent l'un l'autre devant notre raison, que leur éternel divorce scandaliserait absolument. » (1)

Flournoy montre ensuite comment le spiritualisme, issu d'une attitude totale de l'être moral, est conduit à affirmer l'existence de Dieu, la liberté et la responsabilité de l'homme comme aussi l'immortalité de l'âme.

« Devant l'anéantissement des personnalités humaines et de leurs valeurs par la mort, le spiritualiste affirme leur conservation ou restauration ultime dans la vie éternelle. Devant le hasard aveugle, l'amoralisme absolu qui semble présider au cours des choses, il affirme une sagesse et une bonté à l'œuvre derrière les événements, une puissance spirituelle qui besogne au fond des âmes, un Dieu personnel et vivant qui s'efforce, à l'aide des hommes de bonne volonté, d'introduire son règne d'amour et de justice dans le chaos de l'univers. Devant la nécessité apparente du mécanisme de la nature... il affirme la spontanéité créatrice du sujet moral dans ses décisions petites ou grandes, qui vont influencer sur l'avenir. » (2)

Chacune de ces thèses, Flournoy l'établit par des démonstrations que je voudrais pouvoir exposer. Je me bornerai à citer celles qui justifient l'immortalité de l'âme.

« Pourquoi », demande Flournoy, « l'âme humaine réclame-t-elle, au-delà du sépulcre, une continuation ou un renouvellement, sous une forme quelconque, de la vie psychique individuelle ? Qu'on ne s'y trompe point : ce ne sont pas des nécessités logiques, scientifiques, qui sont à la base de cette croyance, car pour l'intelligence, pour la science, le monde présent se suffit à lui-même et le mystère des choses n'est ni plus ni moins aisé à comprendre avec l'idée de la vie future que sans elle. En réalité, ce sont des besoins moraux qui sont la source intarissable

(1) *Esprits et médiums*, p. 533.

(2) *Ibid.*, p. 536.

de cette foi en un monde meilleur « où la justice habitera », où l'âme affranchie, plus qu'ici-bas tout au moins, des liens de la chair, ira s'épanouissant librement dans le sein du Créateur en déployant toutes ses facultés essentielles. » (1)

Sur le mode de cette existence, toutefois, le spiritualiste refuse de se prononcer.

« Il ne décide point si les morts se réveillent immédiatement dans l'au-delà ou se reposent plus ou moins longtemps dans un sommeil avec ou sans rêves ; ni s'ils se réincarnent en d'autres existences planétaires, comme le veulent les disciples d'Allan Kardec, ou ne se réincarnent pas, selon l'opinion des spirites américains ; ni s'ils traversent ou non le purgatoire, ou des phases d'errance, ou une succession de plans astral-mental-causal, etc. ; ni par quel processus se fait leur épuration morale et leur développement spirituel, le triage entre ce qui est digne et ce qui n'est pas digne de subsister en eux et de s'épanouir dans la vie éternelle ; ni même si celle-ci se réalisera sous la forme temporelle d'une durée sans terme, ou selon quelque mode d'existence intemporel défiant par conséquent notre imagination présente, etc. » (2)

Dans une page plus vibrante encore, Flournoy résume en ces termes ses raisons de croire et d'espérer :

« Et, de nos jours, s'il me fallait choisir entre Büchner et Allan Kardec, comme les spirites semblent parfois le croire, je n'hésiterais pas à opter... pour M. Renouvier ou tout simplement pour feu mon compatriote Charles Secrétan. »

« Mais tout cela, me dira-t-on, et cette collection de grands noms, ce sont nuances d'école et des subtilités trop abstruses pour le gros bon sens, qui n'entend rien à ces distinctions de points de vue métaphysiques. Soit. Je ne tiens pas autrement à la philosophie et il me suffit, pour repousser tout ensemble le matérialisme et le spiritisme, d'être disciple — indigne, hélas, mais convaincu — du Nazaréen qui répondait aux matérialistes de son temps non par des évocations spirites, mais par cette

(1) *Métaphysique et psychologie*, p. 88.

(2) *Esprits et médiums*, p. 535.

simple remarque : « Dieu n'est pas Dieu des morts, mais des vivants, car pour lui tous sont vivants ». Je ne sais trop si cette raison persuada les Sadducéens, mais elle me plaît en sa simplicité, et je n'en désire pas d'autre. Si Dieu existe — je veux dire si la réalité suprême n'est pas la force-substance inconsciente et aveugle du monisme à la mode, mais la souveraine personnalité (ou *suprapersonnalité*) qui, dans la claire conscience du Christ mieux qu'en aucune de nos consciences troublées, faisait continuellement sentir sa présence paternelle — si Dieu existe, ce n'est apparemment pas pour jouer le rôle d'un perpétuel entrepreneur de pompes funèbres qu'il consent à exister, et pour laisser choir à tout jamais dans le néant les pauvres créatures qui s'attendent à lui. Elles peuvent disparaître à nos yeux, mais elles ne disparaissent pas aux siens ; pour nous elles sont mortes, mais pour lui, et par conséquent dans la réalité vraie, elles sont vivantes. Autrement il ne serait pas Dieu. C'est tout ce qu'il me faut. Je n'entrevois rien, il est vrai, des conditions concrètes de cette autre existence, dont le mode même, si on me le dévoilait, resterait probablement lettre close pour mon intelligence empêtrée dans les liens actuels de l'Espace et du Temps. Mais que m'importe ! Ce que j'ignore, Dieu le sait, et en attendant qu'il m'appelle à rejoindre ceux qui m'ont précédé, il est assez grand pour que je m'en remette à lui du sort mystérieux de nos personnalités. « Pour lui tous sont vivants. » Je n'en demande pas davantage et des prétendues démonstrations du spiritisme, vraies ou fausses, je me soucie comme d'un fêtu. » (1)

Il est inutile d'insister. Ce que j'ai dit montre suffisamment à la suite de quelles réflexions, méthodiques et sans cesse contrôlées, Flournoy avait posé les bases de sa philosophie spiritualiste.

Ces bases, il les a constamment élargies, pour les asseoir enfin sur le terrain du pragmatisme, car c'est en examinant la philosophie de W. James qu'il éprouve en dernière analyse leur solidité.

(1) *Des Indes à la planète Mars*, p. 389.

Dans cet examen il révèle une fois de plus ses qualités de logicien et de métaphysicien, en même temps que ses dons de psychologue. Il cherche à introduire l'ordre et la cohérence dans l'amas confus, chaotique et quelque peu contradictoire, des opinions qui constituent le pragmatisme et font de lui un protégé presque insaisissable.

Il se demande tout d'abord si au point de vue philosophique le pragmatisme est capable de formuler sa règle de recherche méthodique et il conclut en disant que le pragmatisme « revient tout bonnement à introduire en philosophie l'esprit de la méthode scientifique ou expérimentale ». (1)

Appliquer aux problèmes métaphysiques les procédés d'expérimentation et de vérification qui sont propres aux sciences physiques et naturelles, telle est donc la caractéristique de la méthode pragmatiste.

Ce point de départ entraîne de graves modifications dans l'idée que nous nous faisons de la vérité. Ces modifications, Flournoy les énonce avec une grande clarté : il n'existe plus de notions *a priori* au sens que les naturalistes donnaient à ce terme. (2)

« Les idées de l'intelligence ne sont que d'ingénieux moyens de faire face aux difficultés où nous nous trouvons, et ce que nous appelons leur vérité n'est pas autre chose que leur efficacité. Une idée est vraie ou fausse suivant qu'elle répond ou ne répond pas aux besoins qui l'ont fait naître, qu'elle se trouve remplir ou non le dessein pour lequel nous l'avons forgée, qu'elle nous conduit ou non aux résultats attendus. » (3)

En d'autres termes, « le mot de vérité n'exprime point un rapport transcendant et indéfinissable avec quelque sphère indépendante de nous, mais il désigne des relations toujours particulières et concrètement vécues, entre différentes portions de notre expérience même ». (4)

(1) *La philosophie de William James*, p. 50.

(2) *Ibid.*, p. 79.

(3) *Ibid.*, p. 57.

(4) *Ibid.*, p. 83.

Cette théorie de la vérité ouvre de nouvelles perspectives sur les problèmes métaphysiques.

Elle relève les droits de l'expérience élargie, de ce que W. James appelle l'empirisme radical.

Elle porte un coup fatal au monisme et met en lumière les éléments irréductibles et pluralistiques de l'univers.

Elle fait au hasard et à la liberté morale une part aussi grande et aussi réelle qu'au déterminisme et à la nécessité, justifiant ainsi ce que James nomme le tychisme et le mélorisme.

Enfin, au travers et à côté des lois insensibles de la nature, elle discerne des volontés personnelles de providence et de mal ; elle restaure de cette manière les objets de la foi religieuse.

III

Discuter les conclusions auxquelles Flournoy aboutit nous entraînerait trop loin.

La notion de vérité, en particulier, nous semble plus complexe que le pragmatisme ne le prétend, car l'acte ou fonction de juger est irréductible à l'empirisme, même radical en ce sens que cet acte, se retrouvant dans toutes les expériences particulières, les dépasse ; or tout jugement, même négatif, trahit l'espoir et l'effort d'une liaison ; par conséquent le rapport entre le monisme et le pluralisme reste singulièrement troublant, puisque le monisme se trouve impliqué dans la liaison établie par la fonction même de juger.

Du reste, peu importe. Ce qu'il faut surtout noter, c'est le fait suivant. Si Flournoy éprouve une sympathie instinctive pour le pragmatisme, comme autrefois pour le kantisme, c'est avant tout parce que cette philosophie respecte le mystère poignant de la souffrance et, laissant intacts les trésors et les consolations de la foi chrétienne, donne en même temps à l'effort moral toute sa valeur.

« La croyance religieuse, dit-il, volontairement embrassée par le cœur et l'esprit tout ensemble, est la seule qui puisse vraiment donner à notre vie une signification, une valeur, un but digne d'elle et nous inspirer l'attitude héroïque en dehors de laquelle l'existence, à travers les distractions superficielles du moment, nous paraît au fond absolument dépourvue de sel et d'intérêt. » (p. 159)

* * *

Pour terminer, laissez-moi vous citer, en partie tout au moins, l'exhortation que M. Flournoy met dans la bouche de W. James et que nous pouvons considérer comme un testament spirituel légué à l'Association chrétienne d'étudiants. (1)

« Jeunes gens, mes amis, vous êtes à l'âge des graves hésitations et des décisions solennelles, à l'âge où les habitudes se prennent pour la vie, et où le triage se fait, irrévocable, entre les multiples possibilités que la complexité de notre nature entr'ouvre devant chacun de nous au seuil de l'existence. Déjà vous avez dû choisir votre carrière. Quelle qu'elle soit, rappelez-vous qu'on n'arrive à rien sans persévérance et sans effort, mais que d'autre part l'inquiétude et la fièvre ne sont point bonnes à hâter la moisson ; car nuit et jour, en silence, notre mécanisme nerveux fait pousser et mûrir les semences que nous lui confions ; pourvu donc que vous veilliez à n'y pas laisser tomber de germes mauvais, et que vous soyez fidèles dans votre travail quotidien, vous pouvez compter tranquillement sur la réussite : un beau matin, vous vous réveillerez en pleine maîtrise de votre science ou de votre art, en possession d'un jugement sûr et compétent dans votre branche, et, pour autant qu'il dépendait de vous, le succès vous sera assuré. Courage donc, et n'ayez pas peur de la vie ! »

« Mais le succès matériel n'est pas tout, et d'ailleurs les jours mauvais peuvent venir. L'homme a besoin, pour vivre et s'épanouir, d'un horizon plus vaste que celui de sa spécialité. Efforcez-vous donc d'éviter la déformation professionnelle, l'étroitesse

(1) *La philosophie de William James*, p. 192.

d'esprit, le ratatinement du cœur et de l'intelligence ; conservez souple et vivant votre intérêt pour tout ce qui est humain, large et profonde votre sympathie pour toutes les nobles causes, surtout pour la plus haute, celle qui dépasse l'humanité et concerne le sort même de l'univers, je veux dire la Religion. Et n'oubliez pas que la réalité religieuse est trop grande, trop riche et inépuisable, pour se laisser emprisonner dans nos formules ; elle nous déborde de toute part, chaque individu n'en peut atteindre qu'une parcelle. Soyez par conséquent aussi respectueux des croyances d'autrui, même si vous ne les comprenez pas, que jaloux de votre propre liberté de penser. En religion, comme ailleurs, il faut être soi-même, sincère et indépendant, humble et audacieux tout ensemble dans sa foi. Il n'est d'ailleurs demandé à personne de croire au delà de ce qu'il peut ! »

« Si nous écoutons fidèlement la petite voix intérieure de notre conscience, si nous mettons notre énergie au service de l'idéal entrevu, la lumière se fera grandissante sur notre chemin, nos forces s'accroîtront, nous finirons par sentir les divines réalités et par nous trouver au nombre des héros, obscurs peut-être, mais avec lesquels l'univers doit compter et qui sont les seigneurs et maîtres de la vie. »

« Il y a, je le sais, sur cette route royale du développement moral qui conduit au cœur même de la religion, des reculs et des défaites, des orages et des jours sombres... »

« Quand la nuit se fait noire, que les ressorts de notre être semblent brisés, que l'écrasement est à son comble, que toute foi et tout courage ont disparu, nous pouvons du moins songer encore aux nobles individualités que nous avons personnellement connues, à celles qui brillent comme des étoiles d'or dans le ciel sombre de l'histoire humaine, à tous ceux dont le souvenir, l'exemple, la suggestion mystérieuse de leurs paroles consolatrices et vivifiantes, pourront, sans que nous sachions comment, nous ramener des ténèbres à la lumière, rallumer en nous une étincelle d'espérance et de foi... »

En rappelant ainsi les individualités qui avaient éclairé sa vie, M. Flournoy songeait certainement dans son cœur à

la compagne fidèle qui durant trente ans l'avait soutenu de son amour compréhensif. Il ne m'en voudrait pas, j'en suis sûr, de rappeler ici les vers que Madame Flourney a laissés dans son Album de souvenirs et que sans doute il aimait à se répéter :

« O Mort affreuse, insensée et sauvage,
Tu peux briser, déchirer notre cœur !
Tu ne lui prendras pas sa foi, ni son courage,
Car le tout dernier mot du terrestre voyage
Ne sera pas pour toi, mais pour Dieu, ton Vainqueur. »

ARNOLD REYMOND.

FLOURNOY, PSYCHOLOGUE DE LA RELIGION

La psychologie de la religion n'est pas une très vieille discipline. A vrai dire, on en a toujours fait, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Des évangélistes les premiers, des revivalistes, tel Jonathan Edwards, éprouvèrent, pour les besoins de leur cause, la nécessité d'un traitement un peu plus systématique de la matière psychologique. A la fin du XVIII^e siècle, dans son *Traité des affections religieuses*, c'était bien, en effet, une sorte de psychologie de la conversion chrétienne avec de nombreux faits à l'appui que Jonathan Edwards élaborait. Mais tout cela est encore informe et n'a de méthode que ce qu'il en faut pour soutenir une apologétique, très avouée du reste.

Il faut arriver à la fin du XIX^e siècle pour voir naître les linéaments d'une psychologie de la religion qui se connaisse elle-même et se pose à côté et à part des autres disciplines scientifiques, en réclamant son droit et sa place au soleil. Elle les conquiert assez vite grâce aux documents que fournissaient sans cesse à son élaboration rapide d'autres sciences parallèles [histoire des religions, archéologie] et grâce au travail intelligent de ses protagonistes.

Ce fut Théodore Flournoy le premier, et pendant longtemps le seul, à qui échurent le mérite et l'honneur de mettre et de tenir au courant de cette floraison nouvelle les universitaires et le public cultivé de la Suisse romande. Les livres français touchant au sujet étaient et sont demeurés rares et malaisément accessibles ; les traductions de l'anglais et de l'allemand manquaient presque complètement. Or, par deux fois, Flournoy fit face à la vague qui venait des pays étrangers et l'étreignit des deux bras pour nous en livrer ensuite le mouvement et l'énergie. La première fois, ce fut au moment de l'épanouissement en Amérique des travaux des James, des Stanley Hall, des Coe, des Starbuck, des Leuba. Tout cela marchait vite ; il y avait beaucoup à lire, beaucoup à absorber, beaucoup à dire. Il ne négligea rien de ce qui était nécessaire. La seconde fois, ce fut la lame de fond de la psychanalyse. Qui dira la patience, la maîtrise, la simplicité calme, le courage moral tenace avec lesquels Flournoy pénétra le mouvement nouveau, s'en assimila la substance, en défendit la légitimité et en prépara la critique ? Le cours magistral qu'il fit, cet hiver-là, à l'Université de Genève demeure dans toutes les mémoires et il faut souhaiter qu'il ne tarde pas trop à être publié d'après les notes de ses auditeurs fidèles.

Flournoy fut donc tout d'abord et avant tout un informateur prodigieux dans le domaine de la psychologie de la religion. On ose à peine se demander ce que nous saurions en Suisse, sans lui, de ce mouvement qui suscite à l'heure actuelle un intérêt toujours grandissant, soit dans les cercles universitaires, soit dans le grand public. Et l'on se doute à peine quelles longues années de bêchage, de sarclage et de travail vertueux et sans notoriété il a fallu avant que surgissent, toujours un peu intempestives et éphémères, les manifestations éclatantes de la sympathie générale et publique. Si la psychologie de la religion a conquis chez nous ses lettres de crédit et sa patente, c'est à ce labeur patient, obstiné, fidèle et sincère de Flournoy qu'on le doit tout

d'abord. Car il fallait non seulement connaître et avoir lu, la plume à la main, toute une littérature spéciale ; mais il fallait aussi, pour l'aborder avec fruit, posséder un point de vue, une attitude mentale, une orientation psychique nette qui fournit des normes de jugement ; et il fallait surtout repenser ces pensées étrangères de façon à les rendre accessibles à la mentalité romande, très spéciale et toujours plus ou moins teintée d'une nuance théologique que l'histoire et le passé lui ont léguée.

Quand Flournoy apporta, dans ses deux mains honnêtes et avec son léger sourire intelligent, ce cadeau de la psychologie religieuse aux leaders de notre pensée protestante, ils flairèrent dès l'abord dans le paquet un léger parfum subversif. Et ce ne fut pas trop de toute une carrière de professeur et de chrétien pour en amener quelques-uns au moins à penser qu'il pourrait bien y avoir odeur de vie là où l'on n'apercevait d'abord qu'odeur de mort. Encore maintenant la défiance n'a pas désarmé et les dehors violents de la psychanalyse lui fournissent de nouveaux arguments pour rester sur la défensive.

Nonobstant ces difficultés, Flournoy fut sur la brèche jusqu'au bout, ouvrant, une à une et patiemment, les voies à la seule apologétique qui ait des chances de se faire valoir dans l'avenir : celle des faits et de la vie (1). Sa passe d'armes avec le spiritisme est éloquente à cet égard ; et c'est faute d'en avoir saisi le sens et la portée que des gens, bien intentionnés d'ailleurs, sonnent encore l'alarme en regardant de ce côté ou soupçonnent Flournoy de n'avoir

(1) « La philosophie religieuse », écrivait Flournoy à propos du livre de W. James, *L'expérience religieuse*, « doit partir des phénomènes religieux acceptés comme tels, et se borner à les classer, à analyser et coordonner leurs contenus, etc. ; en d'autres termes, de métaphysique, déductive et Théologie qu'elle a été jusqu'ici, elle doit devenir critique, inductive, Science des Religions. A ce titre, elle pourra se flatter de gagner une fois l'assentiment universel, même des gens non religieux, tout comme l'optique est admise par les aveugles-nés ». (*La philosophie de William James*, Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1911, p. 207-208).

<i>Auguste Gampert</i> , La Bible du Centenaire : les Psaumes . . .	233
<i>Paul Humbert</i> , Recueil de lois assyriennes . . .	235
<i>Jean de la Harpe</i> , La philosophie de Hœffding . . .	235

COLLABORATEURS

I. Benrubi, à Genève.

Georges Berguer, privat-docent à l'Université de Genève.

Jules Breitenstein, professeur de Nouveau Testament à l'Université de Genève.

Philippe Bridel, professeur de philosophie à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud.

Philippe Daulte, pasteur à Missy (Vaud).

Théodore Flournoy (†).

Auguste Gampert, professeur d'Ancien Testament à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud.

Edmond Grin, lauréat de l'Université de Lausanne.

Jean de la Harpe, docteur ès lettres, à Lausanne.

Paul Humbert, professeur d'hébreu, d'exégèse et de critique de l'Ancien Testament à l'Université de Neuchâtel.

Gustave Jéquier, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel.

Auguste-A. Lemaitre, pasteur à Genève.

Georges Méautis, professeur de grec à l'Université de Neuchâtel.

Maurice Neeser, professeur de psychologie de la religion à l'Université de Neuchâtel.

Edouard Platshoff-Lejeune, pasteur à Bullet (Vaud).

Arnold Reymond, professeur de philosophie à l'Université de Neuchâtel.

Paul Seippel, professeur de littérature française à l'Ecole polytechnique fédérale, à Zurich.

mentalité romande, très spéciale

p. 273

principes de Delamare

283

le croire, le savoir

285

sollen et müssen

297

la transformation morale de l'h. ne doit pas,

ne peut pas commencer par l'amélioration des

na veurs.

« caractère »

311 id.

philosophie morale

297

point branché

298

égalité des actions

309

vertus légales extérieures

310

manière allemande

274

le devoir ne nous ordonne rien qui ne

soit exécutable

315

le devoir est l'expression de ce qui est dans l'ordre 312